Document généré le 14 juil. 2025 23:10

Liaison

Le roman d'un hidalgo

Daniel POLIQUIN, *La Kermesse*, roman, Éditions Boréal, Montréal, 2006, 336 p.

François Ouellet

Numéro 134, hiver 2006–2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40958ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (2006). Compte rendu de [Le roman d'un hidalgo / Daniel POLIQUIN, *La Kermesse*, roman, Éditions Boréal, Montréal, 2006, 336 p.] *Liaison*, (134), 65–65.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

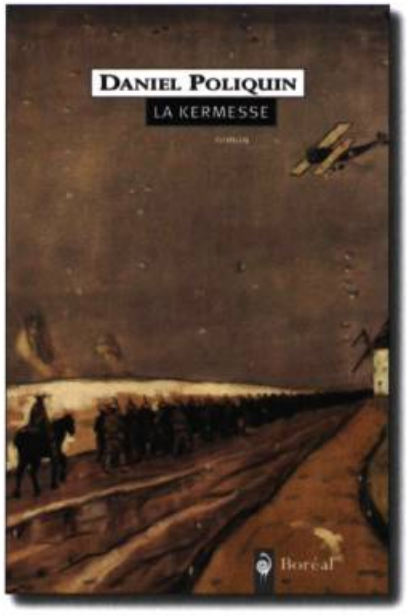
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le roman d'un hidalgo

François Ouellet

Avec la publication de son nouveau roman, *La Kermesse*, Daniel Poliquin vient confirmer une nouvelle manière inaugurée par l'écriture de *L'Homme de paille* (1998). Pour s'en convaincre, il suffit de comparer, fût-ce très rapidement, *L'Écureuil noir* (1994) aux romans qui lui succèdent. *L'Écureuil noir* est un roman quasi minimaliste, sans vraiment d'action ou d'intrigue, sorte de confession intime du narrateur à la suite d'une sévère dépression. À l'inverse, *L'Homme de paille* et *La Kermesse* sont portés par une écriture jubilatoire, foisonnante et baroque, où la toile de fond historique est essentielle et l'action première et multiple, puisqu'elle est incarnée par divers personnages tous plus colorés les uns que les autres, lesquels par ailleurs se partagent, dans *L'Homme de paille*, un système de voies narratives complexe.



Ce sont en fait des romans d'apprentissage, au sens que pouvait avoir ce mot dans le roman picaresque d'autrefois. On sait que le roman picaresque est né en Espagne au 16e siècle et qu'il trouve un prolongement au siècle suivant dans le roman anglais de Defoe ou de Fielding et le roman comique français. Le roman picaresque est un roman d'apprentissage en raison de la qualité des expériences que vit le héros — qui est souvent déchu ou dépravé — et des rencontres auprès d'initiateurs qui lui permettent de progresser moralement dans la vie, fût-ce au nom d'une certaine amoralité. La structure narrative elle-même, qui intègre volontiers des micro-récits, en fait un roman digressif. Dans l'ensemble, on reconnaît là assez bien l'univers de Poliquin, en particulier le monde de *L'Homme de paille* et de *La Kermesse*.

Lusignan, le héros de *La Kermesse*, est une sorte d'hidalgo sans doute moins rêveur que l'ingénieux Don Quichotte de la Manche, mais certainement tout aussi habile à vivre, à sa manière, dans un imaginaire substitutif au monde réel. D'un point de vue général, le roman raconte la vie tourmentée et tumultueuse de Lusignan dans la première moitié du 20e siècle. Fils unique d'un menuisier silencieux et d'une folle et pieuse femme, Lusignan quitte son village près de Nicolet, au Québec, pour devenir journaliste et romancier « au goût du jour » à Montréal, puis traducteur au Parlement d'Ottawa. Après avoir connu la Première Guerre, Lusignan cherche à conquérir Amalia Driscoll, « billettiste des beaux salons » pour le *Citizen* et future artiste, tandis qu'il fait la rencontre de Concorde, une servante dont il partage parfois la chambre dans un hôtel du Flatte, avant qu'elle ne se marie. Plusieurs années plus tard, bien qu'il ait passé vainement sa vie à chercher à devenir un autre, Lusignan a pourtant repris le travail de son père dans son village natal et découvert qu'il aime assez Concorde pour l'attendre jusqu'à la fin de ses jours.

Ce résumé ne rend évidemment pas justice au roman, souvent drôle et inattendu, extrêmement dynamique et infiniment complexe quant aux sentiments qu'éprouve Lusignan et aux raisons qui le font agir, car, dans un sens, Poliquin revisite avec brio ses thèmes de prédilection (la mutation identitaire, la duplicité, l'émotion esthétique, etc.). Il permet néanmoins de faire voir quel est le propos central du roman : l'histoire d'un hidalgo, cette figure particulière de l'aventurier picaro. Tandis qu'il écrivait son roman, Daniel Poliquin me rappelait qu'hidalgo signifie « fils de quelqu'un ». Le mot semble rendre compte à merveille de *La Kermesse* comme roman picaresque, comme roman d'apprentissage, où nous assistons au départ du fils de chez lui et à son retour, trente ans plus tard et au terme de multiples aventures parfois abracadabrantes, sur la terre paternelle. Entre le début et une fin qui reste inachevée — Lusignan dit attendre Concorde —, le héros aura appris à redevenir le fils de son père, à s'assumer comme « fils de quelqu'un ». Ce qui est beaucoup, ne serait-ce que parce que, chez Poliquin, la chose est toujours fort problématique.

Ce roman d'un hidalgo, on l'aura compris, est surtout le roman d'un écrivain accompli, qui prend la mesure du monde par et dans la distance, l'un des rares romanciers dignes de ce nom à l'heure où la fiction n'ose plus décliner son nom et trop souvent se conjugue complaisamment sur le mode narcissique de l'aventure quotidienne. ■

Daniel Poliquin, *La Kermesse*, roman, Éditions Boréal, Montréal, 2006, 336 p.

François Ouellet est titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur le roman moderne à l'Université du Québec à Chicoutimi.